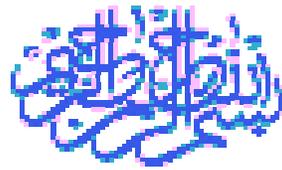


Sabrina Zeghiche



Hunayn Ibn Ishâq



Table des matières

I - Introduction

II - Rappel historique

III - La traduction à l'époque abbasside

IV - Hunayn ibn Ishâq

- Repères biographiques

- Hunayn traducteur

 - A- Son école

 - B- Sa méthode

 - 1- Recherche et collation de manuscrits

 - 2- Révision

 - C- Sa conception de la traduction :

V - L'apport des traductions

VI - Conclusion



I - Introduction

Il n'est nul besoin de le répéter; la traduction est une discipline millénaire. Intimement liée à l'écriture, cette activité a vu le jour depuis que les peuples ont éprouvé le besoin d'effectuer des échanges commerciaux et donc de collaborer entre eux. C'est pourquoi, l'histoire de la traduction est à la fois fascinante et extrêmement vaste.

L'histoire regorge d'exemples de traducteurs qui ont marqué leur temps et qui continuent à faire figure de référence. Leur apport fut aussi important que diversifié : certains furent créateurs d'alphabet, bâtisseurs de langues nationales ou encore diffuseurs de connaissances. C'est de cette dernière catégorie de traducteurs dont il sera question dans ce travail.

Depuis très longtemps, les hommes ont traduit afin d'accumuler des connaissances que détenaient leurs voisins et de créer un savoir qui servirait leurs besoins particuliers. Cependant, l'appropriation de ces connaissances n'était pas l'unique but de cette entreprise, et les traducteurs allaient souvent au-delà du simple acte traductif. Leurs œuvres étaient utilisées comme matière première à partir desquelles des recherches plus approfondies étaient menées. Elles servaient souvent de point de départ pour des réflexions plus poussées, et contribuaient également à ouvrir des débats sur des questions que soulevaient les ouvrages originaux, permettant ainsi à la science d'avancer. Dans le livre *Les traducteurs dans l'histoire*, la traduction est définie comme catalyseur aux progrès technico-scientifiques et comme source de réflexion et de fermentation intellectuelle.

Grâce à la traduction, les sciences se sont transmises de pays en pays, s'enrichissant un peu plus de l'apport de chacun. C'est ainsi qu'aujourd'hui, la science a atteint un niveau d'universalité qui n'aurait pas été possible sans la participation de ces traducteurs.

Au cours de l'histoire, plusieurs villes furent des points de convergence de courants culturels et les lieux où se rassemblaient les plus grands savants et les traducteurs les plus compétents. Athènes, Alexandrie, Rome, Byzance, Édesse, Jundishapur, Bagdad, Tolède, etc. furent tour à tour les dépositaires du savoir¹.

J'aborderai ici la traduction qui permit la transmission du patrimoine culturel grec au Moyen-Orient, c'est-à-dire celle qui s'est réalisée à partir du IX^e siècle à Bagdad. Il s'agissait d'un mouvement de traduction d'une ampleur impressionnante tant du point de vue du nombre de traducteurs que de la quantité des ouvrages traduits. Cependant, un nom se détache de tous ces

¹ DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*. Presses de l'Université du Canada, p. 110.

traducteurs : Hunayn Ibn Ishâq, le plus célèbre traducteur de l'époque. Pour cette dissertation, j'ai donc choisi d'en tracer le portrait, bien que je sois consciente qu'il me sera difficile de couvrir tous les aspects de ce traducteur en une vingtaine de pages. Toutefois, si ce travail ne prétend nullement être exhaustif, il se veut néanmoins un résumé critique mais fidèle des études et recherches dont ce grand traducteur arabe a fait l'objet jusqu'aujourd'hui.

II- Rappel historique

C'est à Bagdad, au IX^e siècle, que l'effort de traduction se centralisa véritablement. La fondation de la Maison de la Sagesse en 830 permit au Moyen-Orient d'intégrer les patrimoines culturels indien, chinois, perse mais surtout grec. Cet effort se poursuivra jusqu'au XIII^e siècle, date qui sonnera le glas de cet âge d'or intellectuel dans le monde arabe.

Pour mieux comprendre les raisons qui rendirent possible cette explosion de savoir, il m'a semblé nécessaire de resituer cette période dans son contexte historique à travers un rappel des événements clés qui la précédèrent, tant à l'intérieur de la région qu'à l'extérieur.

À la mort du Prophète Mahomet, en 632, les armées musulmanes, encouragées par de rapides succès lors de leurs conquêtes des territoires situés au nord de la Péninsule arabique, poussèrent leurs invasions jusqu'aux frontières de la Chine à l'Est, l'Atlantique et les Pyrénées à l'Ouest, le Niger et le Ghana au Sud. L'extension de l'empire musulman se fit sans grande résistance de la part des peuples conquis, et ce pour plusieurs raisons. D'une part, les empires byzantin et perse, ennemis depuis longtemps, avaient épuisé leur force dans les nombreuses conquêtes qu'ils menèrent afin d'étendre leur contrôle. D'autre part, les habitants des États tampons, las d'être opprimés des deux côtés, se rangèrent vite aux côtés des armées musulmanes, en qui ils voyaient l'espoir de s'affranchir de leurs anciens maîtres².

L'empire musulman s'étendait alors de la Syrie, la Mésopotamie jusqu'en Égypte. La traduction était une activité répandue dans ces pays, où les sciences grecques avaient été apportées lors des conquêtes d'Alexandre le Grand au IV^e siècle av. J.-C. D'Alexandrie, ces sciences furent transmises en Mésopotamie puis en Perse, grâce aux Syriens. De plus, l'empereur Kiswa Anuchirwan fonda à Jundishapur la célèbre école où était enseignée la médecine grecque en langue syriaque. Plusieurs savants parmi les chrétiens nestoriens, chassés de l'Empire byzantin après l'excommunication du

² ARIS, Ghassan (1985), *De Bagdad à Tolède : Aperçu historique des traducteurs, de leurs méthodes et de leur rôle dans la transmission des patrimoines culturels grec et arabe à l'Occident*. Thèse de maîtrise présentée à l'école de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

patriarche Nestorius pour cause d'hérésie, s'étaient rendus à Jundishapur où ils s'établirent³.

L'Empire arabo-musulman recouvrant des territoires aux langues multiples; le grec en Syrie, le perse en Mésopotamie et le syriaque, langue des églises chrétiennes, le besoin de traduire se fit donc ressentir très tôt. Dès les premières conquêtes, vers la fin du VII^e siècle, les Arabes prirent le contrôle des administrations et firent traduire en arabe tous les textes administratifs. L'arabe devint, sous le règne des Omeyyades, la langue officielle en Syrie et en Égypte. La traduction avait alors pour but d'établir certaines structures et d'imposer l'arabe comme langue des chancelleries.

Autre évènement qui favorisa la traduction à Bagdad fut la découverte du papier par les Arabes. Le livre *Les traducteurs dans l'histoire* rapporte que ce fait historique eut les mêmes conséquences que l'invention, à la Renaissance, de l'imprimerie en Europe. Les manuscrits sur papyrus, parchemin ou vélin étaient coûteux à fabriquer. L'activité scientifique de même que la traduction évoluait au rythme lent de la production de manuscrits, et cela freina sensiblement la diffusion des connaissances. Grâce à la découverte du papier, inventé par les Chinois, les Arabes purent entreprendre le mouvement de traduction à une échelle jamais atteinte auparavant. La première manufacture de papier vit d'ailleurs le jour à Bagdad en 749, le nombre de traductions s'en vit dès lors multiplié⁴.

Citons enfin le rôle crucial joué par les bibliothèques publiques ou privées dans le mouvement de traduction au Moyen Âge arabe. Elles existaient bien avant les conquêtes musulmanes, comme ce fut le cas pour la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, fondée au III^e siècle av. J.-C. par les Ptolémés⁵. La Maison de la Sagesse (Bayt al Hikma) fut quant à elle construite vers la seconde moitié du VIII^e siècle. Selon certains historiographes, elle aurait été bâtie sur l'ordre du calife al-Ma'mûn. Cependant, l'historien Ibn al-Nadîm la cite en relation avec le père de ce dernier, le calife Hârûn al-Rashîd. Quoi qu'il en soit, c'est sous le règne d'al-Ma'mûn que cette bibliothèque, parfois appelée Kihzânât al Hikma, acquit tout son prestige et se transforma en véritable institut d'études. Il s'agissait d'une académie scientifique constituée d'une

³ SALAMA-CARR, Myriam (1990), *La traduction à l'époque abbasside*. Paris, Didier Éruditions, p. 18-19.

⁴ DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*. Presses de l'Université du Canada, p. 110.

⁵ SALAMA-CARR, Myriam (1990), *La traduction à l'époque abbasside*. Paris, Didier Éruditions, p. 20.

bibliothèque et d'un centre de traduction. Elle contenait des manuscrits rares et précieux, et les traducteurs y étaient logés et leur œuvres conservées⁶

III - La traduction à l'époque abbasside

En 749, la dynastie des Abbassides prit le pouvoir à la suite de la chute des Omeyyades, qui avaient régné alors près de quatre-vingt dix ans. La nouvelle dynastie, qui tient son nom de l'oncle du prophète al-^cAbbâs, transféra, en 762, la capitale de Damas à Bagdad. Ce choix fut motivé par des considérations principalement géographiques, Bagdad étant une véritable ville carrefour reliant l'Extrême-Orient, la Méditerranée et l'Europe.

Au IX^e siècle, le temps des conquêtes était fini et l'Empire évoluait dans une atmosphère de paix relative. Celui-ci pouvait dès lors se consacrer à l'essor de la vie intellectuelle. Ce fut sous le règne du calife al-Rashîd que la civilisation arabo-musulmane connut véritablement son âge d'or intellectuel. Ce dernier réussit à constituer un corps de savants grâce auxquels la science fut placée sur la voie du progrès⁷.

En plus de l'intérêt personnel des califes de l'époque pour les sciences grecques, d'autres raisons plus pratiques motivèrent leur démarche. Recouvrant un territoire vaste et hétérogène, le nouvel Empire était par conséquent composé de peuples aux langues et aux religions les plus diverses. Afin de faire face à cette hétérogénéité, il leur fallait trouver un moyen de concilier la religion musulmane avec les différentes croyances des pays conquis. Pour ce faire, ils eurent recours à la pensée spéculative grecque. De plus, la population ayant fortement augmenté de par les nombreuses conquêtes, les dirigeants avaient de plus amples raisons de s'intéresser aux sciences : le besoin de guérir les malades et de prévenir par là les épidémies, le besoin d'irriguer le sol afin d'obtenir une production agricole suffisante pour nourrir une population en constante croissance, le besoin d'étudier le mouvement des étoiles dans le but de déterminer, non seulement le début du mois de jeûne mais aussi l'heure de la prière ainsi que la direction de la Mecque⁸.

Dès lors, Bagdad devint le foyer d'une des plus intenses activités de traduction des textes scientifiques et philosophiques de la Grèce antique. Cette

⁶ ARIS, Ghassan (1985), *De Bagdad à Tolède : Aperçu historique des traducteurs, de leurs méthodes et de leur rôle dans la transmission des patrimoines culturels grec et arabe à l'Occident*. Thèse de maîtrise présentée à l'école de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, p. 58.

⁷ *Idem*, p. 48.

⁸ DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2002) DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2002), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, école de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.

période est habituellement divisée en trois générations de traducteurs. La première (752-811) se situe sous le règne d'al-Mansûr et d'al-Rashîd et comprend des noms tels qu'Ibn al-Muqaffa^c, le célèbre écrivain qui traduisit du persan un recueil de fables d'origine sanskrite et appelé Panchatantra. Mentionnons également Théodore abu Qurra et ibn al-Bitrîq. La deuxième génération (813-833), qui appartient au règne d'al-Ma'mûn, inclut Hunayn Ibn Ishâq et son école, c'est-à-dire des traducteurs tels que Yahya ibn al-Bitrîq, al-Hajjaj ibn Matar, Qusta ibn Lûqâ et Thâbit ibn Qurra. Tous les historiographes s'accordent à dire que ce fut la période la plus prestigieuse du mouvement de traduction. La troisième génération s'étend quant à elle de 912 à 1020 et comprend les noms de Mattâ ibn Yûnis, Sanân ibn Thâbit et Yahyâ ibn 'Adî⁹.

C'est de la deuxième génération et plus particulièrement de Hunayn ibn Ishâq dont il sera question dans ce travail. Pour mieux cerner une des plus grandes figures de la traduction du Moyen Âge arabe, je propose d'exposer d'abord les aspects de sa vie qui, me semble-t-il, l'ont guidés vers son destin glorieux de traducteur. Ensuite, j'aborderai plus spécifiquement le sujet de Hunayn en tant que traducteur, et décrirai son école, sa méthode et sa conception de la traduction. Pour finir, je parlerai de l'apport de ses traductions.

IV- Hunayn ibn Ishâq

Ce chrétien nestorien assimila la culture grecque et l'intégra, soit directement en arabe soit en passant par le syriaque, à la civilisation arabo-musulmane. Sa prolificité ainsi que la qualité irréprochable de ses traductions ont fait de lui le traducteur le plus respecté de son époque. Pluridisciplinaire puisqu'à la fois linguiste, médecin et traducteur, Hunayn fut parfois décrit comme le philosophe de l'Islam.

- *Repères biographiques*

Abû Zîd Hunayn ibn Ishâq al-^hÎbâdî, connu sous le nom latin de Johannitius Oman ou Humainus par l'Europe du Moyen Âge, naquit dans la ville iraquienne de Hîra en 809, dans la tribu arabe chrétienne des ^hÎbâd. Son père étant apothicaire, Hunayn eut très tôt l'occasion de s'intéresser à la médecine, en particulier à l'ophtalmologie. Très jeune, il entreprit des études à Bagdad auprès du célèbre médecin Yûhannâ ibn Masawaih. Le maître perdait souvent patience face aux questions de Hunayn. Celles-ci, peut-être trop fréquentes ou difficiles à répondre, jouèrent en sa défaveur puisqu'elles furent pour beaucoup dans son renvoi. Masawaih, ne cachant pas son mépris à l'égard des gens de Hîra, traditionnellement commerçants ou échangeurs de monnaie,

⁹ SALAMA-CARR, Myriam (1990), *La traduction à l'époque abbasside*. Paris, Didier Éruditions, p. 20.

lui aurait dit un jour : « Qu'y a-t-il entre les gens d'Al Hîra et l'étude de l'art et de la médecine ? »¹⁰.

À la suite de cet incident, Hunayn se rendit à Byzance, et plus précisément à Alexandrie, où il apprit le grec. Il se rendit ensuite à Basra, où se trouvait l'un des plus grands centres linguistiques de l'empire (l'autre étant à Kûfa), pour parfaire sa connaissance de la langue arabe. Certaines sources rapportent qu'il aurait étudié l'arabe sous l'égide du grammairien al-Khalîl, cependant, ibn al-Nadîm situe la mort de ce dernier vers 786, soit vingt ans avant la naissance de Hunayn¹¹.

De retour à la capitale des Abbassides, Hunayn avait accumulé un tel savoir en langues et en sciences que son ancien maître, Masaiwah, lui offrit un poste de traducteur à la Maison de la Sagesse. Il semble que Hunayn commença sa carrière de traducteur très jeune. Il rapporte d'ailleurs dans son épître qu'il avait traduit, à l'âge de dix-sept ans, un ouvrage de Galien du grec en syriaque. À ce sujet, Ibn Abi 'Usaybia dans son livre *'Uyûn al-Anbâ'* rapporte que, ¹²Jibrîl Bukhtîshû (issu d'une famille nestorienne et grand patron de l'activité scientifique), alors avancé en âge, assistait aux cours d'un très jeune homme du nom de Hunayn ibn Ishâq. Un jour, alors que ce dernier traduisait Galien, Jibrîl l'écouta d'une oreille attentive et, émerveillé par son talent, lui prédit qu'il deviendrait un second Sergius. Il lui ouvrit les portes de sa maison et c'est ainsi que Hunayn réalisa sa première traduction pour Jibrîl, à l'âge de dix-sept ans. Depuis lors, le nombre de traductions qu'il effectua ne cessa d'augmenter ainsi que le nombre de clients qui lui confièrent des commissions. Sa réputation commença alors à s'établir dans la capitale abbasside, ce qui l'amena à être nommé archiatre du calife al-Mutawakkil. Celui-ci lui réserva un traitement de choix en lui octroyant une riche pension. Cependant, al-Mutawakkil ne tarda pas à réagir contre les partisans du mouvement rationaliste, le mutazilisme, qui constituait à ses yeux une menace pour l'Islam car ces derniers encourageaient l'acquisition de patrimoine culturel grec par les Arabes et allaient par conséquent à l'encontre des dogmes orthodoxes. De plus, en 850, ce même calife promulgua un édit qui obligeait tout chrétien à porter un signe distinctif. Lui-même chrétien et membre actif dans la transmission du savoir grec à la civilisation arabo-musulmane, Hunayn tomba dès lors en disgrâce et fut même emprisonné¹³.

Ce ne fut malheureusement pas sa seule mésaventure. Si sa réputation en tant que praticien et traducteur lui garantissait des revenus assez élevés, elle

¹⁰ EPHREM-ISA, Yousif (1997), *Les philosophes et traducteurs syriaques, d'Athènes à Bagdad*. Paris, Édition l'Harmattan, p. 100.

¹¹ SALAMA-CARR, Myriam (1990), *La traduction à l'époque abbasside*. Paris, Didier Érudition, p. 27.

¹² EPHREM-ISA, Yousif (1997), *Les philosophes et traducteurs syriaques, d'Athènes à Bagdad*. Paris, Édition l'Harmattan, p.101.

¹³ *Idem*, p. 102-103.

n'en fut pas pour autant sans inconvénient. Hunayn ne manquait pas d'ennemis parmi ses collègues qui lui enviaient sa position privilégiée à la cour. Le revers de la médaille fut par conséquent le complot dont il fut victime en 854 (856 selon Salama-Carr). Ces envieux connaissaient les idées religieuses de Hunayn, dont son refus de rendre un culte aux images, et lui demandèrent donc de cracher sur une icône de la Vierge. Hunayn s'exécuta de crainte d'être accusé d'idolâtrie. Le calife ordonna qu'on le flagelle puis qu'on le jette au cachot¹⁴. Sa bibliothèque personnelle fut aussi confisquée. Cependant, cet incident ne l'empêcha pas de rédiger une introduction à la médecine destinée aux étudiants et plus particulièrement à ses deux fils Ishâq et Dâwud.

Parallèlement à ses activités de traducteur, Hunayn continuait d'exercer la médecine et d'écrire ses propres traités. Ces derniers portaient sur des sujets aussi divers que les aliments, l'hygiène, l'anatomie de l'estomac, les fièvres et les calculs, etc. Ses œuvres religieuses avaient pour but de défendre la foi chrétienne : *La crainte de Dieu, Traité sur la durée de la vie et l'heure de la mort selon la croyance des chrétiens*. En linguistique, il fut l'auteur de traités de grammaire et de logique. Ghassan Aris rapporte même qu'« il a produit une version arabe de l'Ancien Testament qui était considérée comme l'une des meilleures »¹⁵.

À l'âge de 48 ans, Hunayn écrivit sa célèbre Risâla (épître), missive autobiographique qu'il adressa à ʿAli ibn Yahyâ, grand savant et amateur de sciences. Cette épître, dont la rédaction fut sollicitée par ʿAli lui-même, est un recueil des œuvres médicales de Galien que Hunayn et ses collaborateurs ont traduites. La version originale intitulée *Lettre de Hunayn ibn Ishâq à Ali ibn Yahyâ à propos des livres de Galien qui, à sa connaissance ont été traduits, et ceux qui ne l'ont pas été*¹⁶, était jusque-là conservée à la bibliothèque de la mosquée Sainte Sophie à Istanbul. Ce document est précieux car il nous renseigne d'une part sur certains aspects de la vie de Hunayn et d'autre part sur sa méthode de traduction, sur les traducteurs avec qui il travaillait et ceux qu'il supervisait, sur les œuvres qu'il a traduites et celles qu'il a révisées, et sur bien d'autres points qui, sans cette épître, seraient restés inconnus. Ce texte est d'autant plus important lorsque l'on sait que la théorie de la traduction n'était pas très développée chez les Arabes de l'époque. Il s'agit donc d'une des seules réflexions sur la traduction mises par écrit que nous possédons.

¹⁴ *Idem*, p. 103-104.

¹⁵ ARIS, Ghassan (1985), *De Bagdad à Tolède : Aperçu historique des traducteurs, de leurs méthodes et de leur rôle dans la transmission des patrimoines culturels grec et arabe à l'Occident*. Thèse de maîtrise présentée à l'école de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, p. 58.

¹⁶ Traduction personnelle du titre anglais proposé par El-Khamloussy, sur la base du titre arabe.

Hunayn vécut jusqu'à l'âge de 64 ans. Il s'éteignit à Bagdad en 873. D'après certaines sources, sa mort aurait été causée par de fortes coliques¹⁷. Ses œuvres furent complétées après sa mort par son neveu et élève Hubaysh.

- *Hunayn traducteur*

A- Son école

Sous le calife al-Mutawakkil, Hunayn fut promu responsable des travaux et plus particulièrement des traductions à la Maison de la Sagesse. Son œuvre fut intimement liée à son école car il s'agissait d'un travail d'équipe, sa tâche consistant principalement à remanier les traductions antérieures et à réviser le travail des traducteurs placés sous sa supervision.

Salama-Carr décrit cette école comme un centre de production principalement mais aussi un centre de formation de traducteurs. Cependant, les éléments d'information nous renseignant sur cette dernière fonction sont très peu nombreux. La formation reposait sur la pratique et s'obtenait au gré des traductions. Très peu de concepts théoriques furent formulés à cet égard, ce qui n'empêchait pas les traducteurs d'avoir un sens aigu de la critique en matière de traduction, comme nous le verrons plus tard.

Son équipe se composait, entre autres, d'Istifan ibn Bâsil, Hubaysh, Mûsâ ibn Abî Khâlid et Yahyâ ibn Harûn. Les traducteurs étaient divisés selon leur domaine de spécialisation et selon les langues dans lesquelles ils traduisaient. À la tête de chaque groupe, il y avait un réviseur ou un correcteur. De même, les tâches parallèles à la traduction étaient réparties entre les spécialistes. Elles comprenaient la calligraphie, la reliure des manuscrits et la classification des ouvrages. Une fois traduits, les ouvrages étaient ensuite confiés aux copistes et aux relieurs¹⁸.

Un grand nombre d'œuvres importantes furent traduites, d'abord en syriaque puis en arabe, par Hunayn et ses collaborateurs. Ils traduisirent *Les Dialogues et la République*, de Platon, *La Logique* qui se compose, entre autres, d'œuvres telles *Les Catégories*, *Les Topiques*, *Les Analytiques* et *La Métaphysique*. De Prophyre, ils traduisirent *L'Isagoge*, petit traité de logique constituant une introduction aux *Catégories* d'Aristote et enfin *Le livre des causes*.

¹⁷ EPHREM-ISA, Yousif (1997), *Les philosophes et traducteurs syriaques, d'Athènes à Bagdad*. Paris, Édition l'Harmattan, p. 105.

¹⁸ SALAMA-CARR, Myriam (1990), *La traduction à l'époque abbasside*. Paris, Didier Érudition, p. 31-7.

Preuve supplémentaire que la traduction joua un rôle primordial dans le progrès des sciences, est la citation suivante de Salama-Carr au sujet de l'école de Hunayn :

(...) on sait qu'elle était abritée par la Maison de la sagesse qui, ne se limitant pas à un rôle de dépôt pour tous les manuscrits ramenés à Bagdad, à l'instigation des califes et de certains savants, jouait également un rôle d'institut où se réunissaient savants, érudits pour discuter de telle ou telle question scientifique et ces échanges étaient directement liés aux travaux de traductions. (Salama-Carr 1990 : 33).

L'école de Hunayn doit sa réputation au fait que tous ses membres étaient non seulement versés dans les langues de départ et d'arrivée, mais étaient aussi spécialistes dans leur domaine de traduction. Le résultat fut des textes dénués de contresens et écrits dans un style élégant.

B- Sa méthode

1- Recherche et collation de manuscrits

La recherche de manuscrits fut une part importante de l'activité de traduction au Moyen Âge arabe. Plusieurs missions étaient organisées dans le but d'augmenter les collections privées ou publiques de manuscrits. Badawi rapporte qu'il existait trois sortes de missions selon que ce fût un calife qui la commandait, un riche mécène ou un savant. Il poursuit en nous donnant les exemples suivants : le calife al-Ma'mûn, qui aurait eu un songe dans lequel Aristote lui serait apparu, décida d'envoyer la plus importante mission. Celle-ci était composée d'al-Hajjaj ibn Matar, al-Bitrîq, Salm qui étaient chargés d'aller dans l'Empire de Byzance afin d'apporter des manuscrits. Vient ensuite la mission des frères Shâkir (Muhammad, Ahmad et al-Hasan), riches mécènes arabes qui rémunéraient très généreusement les traducteurs. Badawi affirme qu'ils les payaient 500 dinars par mois. Enfin, citons les missions entreprises par Qusta ibn Lûqa et celles d'ibn al Bitrîq¹⁹.

Hunayn lui-même était très actif dans la quête de nouveaux manuscrits. Ephrem-Isa Yousif nous informe qu'il effectua des voyages en Syrie, en Palestine, en Mésopotamie, etc. Une fois les différentes versions d'un même manuscrit réunies, il les lisait avec soin, les collationnait et commençait alors sa traduction. Son épître est une source précieuse d'informations à ce sujet :

À l'âge de vingt ans, j'ai traduit le *De Sectis* de Galien d'après un manuscrit grec très fautif. Plus tard, quand j'avais à peu près

¹⁹ BADAWI, Abdurrahmân (1968), *La transmission de la philosophie grecque au monde arabe*. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, p. 16-17.

quarante ans, mon disciple Hubaish me demanda de les corriger après que j'eusse rapporté un certain nombre de manuscrits grecs. J'ai collationné tous ces manuscrits de manière à établir un seul texte correct, après quoi, j'ai collationné ce texte grec avec mon ancienne traduction syriaque et je corrigeai celle-ci. C'est ma méthode habituelle dans tous mes essais de traductions. Quelques années plus tard, je l'ai traduit en arabe. (Badawi 1968 : 18).

Sa méthode consistait par conséquent à n'entamer la traduction qu'une fois les différentes versions collationnées et après s'être assuré d'être en possession d'un texte correct. S'il ne possédait qu'un seul manuscrit à un moment donné, il révisait sa traduction dès que d'autres versions lui étaient disponibles. Il ne donnait pas toutes les variantes mais se limitait à celles qui étaient le plus plausibles d'après ses connaissances dans le domaine. Très méticuleux, il lui arrivait de reprendre entièrement une traduction s'il jugeait qu'elle comportait trop de fautes. Toute son école procéda de la même façon.

2- Révision

Rares étaient les traducteurs qui connaissaient à la fois le grec et l'arabe, c'est pourquoi, très tôt, le besoin de réviser les traductions se fit ressentir. Il était de coutume qu'un traducteur se fût assisté par un écrivain dont la tâche était de contrôler et de corriger, le cas échéant, le style des textes traduits. La traduction se faisait souvent en deux phases, d'abord vers le syriaque puis du syriaque vers l'arabe. Le syriaque se rapprochant plus du grec, au niveau de la structure, il était souvent utilisé comme langue intermédiaire entre le grec et l'arabe. Hunayn traduisait généralement en syriaque et confiait à ses collaborateurs la tâche de produire la version arabe, qu'ils lui soumettaient par la suite afin qu'il la révisât au niveau du style. Dans son épître, Hunayn cite plusieurs exemples de traductions arabes qu'il remania. Parmi eux, Salama-Carr cite les traductions des traités de Galien effectuées par Istîfan ibn Basîl et Îsâ ibn Yahyâ. Ajoutons à cela la traduction de l'œuvre aristotélicienne *Du Ciel* par Yahyâ ibn al-Bitrîq et celle des *Premiers Analytiques* par Théodore.

Pendant cette période de grande activité de traduction, deux méthodes existaient. D'une part, celle adoptée par la première génération de traducteurs qui consistait à regarder chaque mot grec et sa signification afin de lui trouver un mot arabe équivalent. Cette traduction littérale laissa inchangés des mots grecs dans le texte d'arrivée et mena à de nombreux contresens. D'autre part, la méthode utilisée par Hunayn et ses collaborateurs, qui s'attachaient davantage au fond qu'à la lettre du texte et ne traduisaient qu'après s'être assurés du sens de chaque phrase en particulier et du texte en général²⁰. À la lumière de ces

²⁰ BADAWI, Abdurrahmân (1968), *La transmission de la philosophie grecque au monde arabe*. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, p. 33-34.

faits, il est logique qu'une grande partie du travail de Hunayn et de son école consistât à réviser ou à corriger les traductions antérieures.

C- Sa conception de la traduction

Les destinataires des traductions étaient très différents tant sur le plan du statut social que sur le plan des connaissances. C'est pourquoi les traducteurs arabes, en particulier Hunayn, devaient s'adapter aux attentes et aux besoins de chaque groupe de destinataires. Très souvent, ils ne s'adressaient pas à un lectorat de lettrés et leurs traductions avaient une visée didactique. Hunayn destinait certaines de ses traductions à ses élèves et exigeait de ses collaborateurs qu'ils portent une attention particulière à la clarté et à l'intelligibilité de leurs textes. Dans son épître, Hunayn précise, en parlant de sa traduction du *Serment D'Hippocrate*, qu'il a « ajouté une explication pour clarifier des passages difficiles ». Son but était de traduire dans un style « que peut comprendre celui qui n'est pas spécialiste de la médecine ou qui ne sait rien des voies de la philosophie²¹ ».

En plus de ce désir de vulgarisation, Hunayn affirme qu'une traduction dépend de celui qui la commande. À ce sujet, il dit : « je l'ai (en parlant du livre de Galien sur les *Os*) traduit, il y a quelques années, pour le compte de Yuhanna ibn Masawaih; dans ma traduction, je visai à développer ses idées avec le maximum de clarté et d'explicitation. Car cet homme (Masawaih) aime la parole claire et ne cesse de nous y inviter²² ».

De plus, Hunayn n'hésitait pas à apporter certaines modifications au contenu si celui-ci allait à l'encontre des croyances de la communauté arabomusulmane. À ce propos, le livre *Les traducteurs dans l'histoire* nous donne un exemple parlant. Afin de mieux s'intégrer au cadre religieux de son époque, Hunayn remplaça, dans l'œuvre de Proclus, le terme « Cause » ou « Principe du Tout » par Dieu le Très Haut. Cette démarche sera reprise plus tard par les traducteurs de Tolède qui, désireux de ne pas choquer leurs lecteurs chrétiens, effaceront toutes les références perçues comme non orthodoxes.

V- L'apport des traductions

En plus d'avoir préservé l'héritage grec en matière de sciences et de philosophie, les traducteurs du Moyen Âge arabe l'enrichirent de leur propre apport. Comme c'était la tradition à l'époque, leurs traductions

²¹ DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*. Presses de l'Université du Canada, p. 123.

²² BADAWI, Abdurrahmân (1968), *La transmission de la philosophie grecque au monde arabe*. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, p. 33.

s'accompagnaient de longs commentaires, véritable méthode d'exégèse, de résumés et de textes explicatifs. Cette manière de procéder rendait non seulement le texte original plus intelligible mais permettait aussi aux traducteurs de dépasser le simple contenu du texte et ce en l'utilisant pour aborder d'autres questions et ouvrir de nouveaux débats. La traduction n'était plus un simple exercice de transposition d'une langue à l'autre d'un corpus donné mais elle devint source de réflexion et de savoir. Elle contribua plus tard aux recherches dans différents domaines tels les mathématiques, la philosophie et la médecine. Des noms comme Avicenne, Averroès, al-Farâbi ou encore al-Kindî doivent beaucoup au bagage intellectuel accumulé par les traducteurs.

Sur le plan de la langue arabe, la traduction eut un effet considérable car elle l'enrichit aussi bien du point de vue terminologique que conceptuel. Les premiers traducteurs, dû à l'absence de certains concepts en arabe, eurent souvent recours à la translittération. Cependant, lors de la révision de ces traductions par Hunayn et son école, les termes translittérés furent abandonnés et remplacés par des néologismes plus adaptés à la langue arabe. C'est ainsi que le mot qâtigûriyâs, pour catégories, fut remplacé par madkhal, que le mot rîtûrîqâ, pour rhétorique, fut abandonné au profit de al khatâba, et que le mot féôtîqâ, pour la poétique, disparut pour laisser place au mot shîr^c²³.

VI- Conclusion

En guise de conclusion, je souhaiterais ajouter que la méthode adoptée par Hunayn est à rapprocher de la théorie de traduction appelée Skopos. Il est surprenant de voir qu'à plusieurs siècles d'intervalle, bon nombre de points coïncident. Vermeer affirme que le principe, souvent contesté, selon lequel toute action possède un skopos (un but) remonte à la Grèce antique mais qu'en ce qui concerne la traduction, on l'applique sans en avoir réellement conscience. Cependant, même s'il ne l'a pas formulé en ces mêmes termes, Hunayn disait explicitement que la traduction dépend du destinataire, que le traducteur ne doit pas s'attacher à la lettre mais doit s'assurer de rendre le message du texte (conception toute à l'opposé des sourciers), que la traduction peut également avoir une fin didactique si elle s'adresse à un lectorat non spécialiste. Cela revient par conséquent à dire, en termes plus modernes, que la traduction doit être cibliste. De plus, Hunayn ne manqua pas, quand il le jugeait nécessaire, d'apporter des changements à l'original lorsque celui-ci contredisait les croyances des destinataires, preuve supplémentaire de l'importance accordée à la culture cible par rapport à la culture source. Les notions de commission, de skopos et de culture cible étaient de toute évidence familières à Hunayn même s'il n'employa pas les mêmes mots pour les exprimer. Pour ce

²³ ARIS, Ghassan (1985), *De Bagdad à Tolède : Aperçu historique des traducteurs, de leurs méthodes et de leur rôle dans la transmission des patrimoines culturels grec et arabe à l'Occident*. Thèse de maîtrise présentée à l'école de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

qui est de la notion de traducteur en tant qu'expert, nul doute qu'il correspondait, mieux que quiconque, à cette définition. À mon avis, tous ces aspects mis ensemble firent de Hunayn l'un des plus grands traducteurs de son temps. Il n'est pas étonnant dès lors qu'il fût surnommé « Cheikh des traducteurs » et que de nombreux historiographes mentionnent l'excellente qualité de ses traductions.

BIBLIOGRAPHIE

1. ARIS, Ghassan (1985), *De Bagdad à Tolède : Aperçu historique des traducteurs, de leurs méthodes et de leur rôle dans la transmission des patrimoines culturels grec et arabe à l'Occident*. Thèse de maîtrise présentée à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.
2. BACCOUCHE, Taïeb (2000), « La traduction dans la tradition arabe », dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2002), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), module « Thèse, livres et textes », Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
3. BADAWI, Abdurrahmân (1968), *La transmission de la philosophie grecque au monde arabe*. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin.
4. DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2002), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
5. DELISLE, Jean et WOODSWORTH, Judith (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*. Presses de l'Université d'Ottawa.
6. DELISLE, Jean (1998), « Réflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques », dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2002), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), module « Textes, livres et thèses », Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
7. EL-KHAMLOUSSY, Ahmed (1994), *Commented Translation of an Excerpt from Hunayn Ibn Ishâq's Epistle to his Patron Ali ibn Yahyâ on the Translations of Galen*. Traduction commentée de maîtrise présentée à l'École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
8. EPHREM-ISA, Yousif (1997), *Les philosophes et traducteurs syriaques, d'Athènes à Bagdad*. Paris, Éditions l'Harmattan.
9. FOZ, Clara (1994), « Monde arabe et Occident », dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2002), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), module « Thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
10. KRUK, Remke (1976), *Early Arabic Translators, Their Methods and Problems*, dans *Babel*, vol. 22, n° 1, p. 15-20.

11. SALAMA-CARR, Myriam (1990), *La traduction à l'époque abbasside*, Paris, Didier Érudition.
12. SALAMA-CARR, Myriam (1993), « L'évaluation des traductions vers l'arabe chez les traducteurs au Moyen Âge », dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2002), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), module « Thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
13. SALAMA-CARR, Myriam (2000), « Medieval Translators into Arabic-Scribes or Interpreters », dans Jean Delisle et Gilbert Lafond (2002), *Histoire de la traduction* (cd-rom pour PC), module « Thèses, livres et textes », Gatineau (Québec), édition restreinte aux seules fins d'enseignement par J. Delisle, professeur, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
14. VERMEER, Hans (1986), « Skopos and Commission in Translational Studies », translated by Andrew Chesterman.

Sources Internet

1. <http://www.loqmantranslations.com/ArabicFacts/ArabTranslators.html>
2. <http://www.nineveh.com/Hun.htm>
3. <http://islamicity.com/mosque/ihome/Sec12.htm>
4. <http://phoenicia.org/xtiantranslateforarabs.html>
5. <http://www.islamset.com/isc/nafis/karim.html>
6. <http://www.bethsuryoyo.com/images/GalleryPics/> (La peinture sur la page de garde est tirée de ce site).

Source : Ce portrait a été présenté en 2002 par Sabrina Zeghiche dans le cadre du cours d'histoire de la traduction TRA 5901 donné à l'École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.